

La Sainte Vierge et le Saint Sacrement

Discours prononcé par Mgr Ghika en novembre 1928
à l'ouverture du Congrès eucharistique à Sidney (Australie)

Nous voici, nous qui sommes venus de loin, à travers vents et marées ; et voici que nous avons connu des saisons changées, des cieux tout autres, la face de la terre toujours modifiée ; nous sommes passés tour à tour du silence mystérieux de ces choses démesurées que sont le ciel et la mer au chaos plus déroutant encore de toutes les langues de la terre ; nous avons croisé en route les peuples de toute race, de toute couleur, de toute croyance ; nous avons vu les bêtes et les plantes sans cesse différentes des nôtres, les heures bousculées, et les jours soudain raccourcis, et nous avons constaté ainsi, une fois de plus, la mutabilité et l'instabilité des choses de ce monde, pour retrouver et fêter ici l'Immuable, celui qui ne change pas et se donne partout de même à tous: «*Jesu heri et hodie et in saecula saeculorum*», et pour associer ici à notre joie, en notre coeur, celle qui, partout, veille sur tous avec autant d'amour, après nous avoir donné, à tous et pour toujours, sur la terre comme au ciel, notre Sauveur.

Ce que nous venons fêter ici, après un voyage qui, bien que direct, a duré pour nous plus d'un mois, c'est cela même que nous avons à notre point de départ. Mais si nous sommes ici à cette heure, c'est justement afin de pouvoir mieux affirmer au monde cette identité et cette pérennité ; c'est afin de montrer combien il est le même pour toutes les races, pour toutes les nations, pour tous les temps ; c'est afin de prouver une fois de plus, par un pèlerinage d'une extrémité de la terre à l'autre, dont l'objet n'a pourtant pas à bouger de notre coeur, que tous sont faits pour le reconnaître, l'adorer, vivre de lui, vivre par lui d'une même vie pour la vie éternelle. Nous sommes venus redire ici, à l'autre bout du monde, deux choses: qu'un même pain de vie, qui est le corps du Christ, nourrit pour la vie éternelle les âmes de tous les peuples sous tous les cieux et durant tous les siècles ; et que nous voulons crier merci à celle qui nous l'a procuré.

Nous avons cheminé longtemps, toujours guidés par les cinq étoiles de votre Croix du Sud, et nous nous sommes arrêtés là où l'on nous a dit: « Sous ces cinq étoiles, vous trouverez une femme – la même – avec un enfant dans les langes – le même ». Et nous prosternant, nous avons adoré l'enfant, et béni la mère. Et de concert avec vous, nous allons les fêter maintenant.

C'est avec joie que nous venons à vous aussi, à vous frères d'Australie, nos frères très aimés dans le Christ, dans cette famille de Jésus, qui est plus qu'une famille, *un même corps* mystique, mais réel, issu du corps réel et vivant du Sauveur. Par celui que nous avons partout et que nous retrouvons ici, c'est vous qui êtes en quelque sorte, et à quelque titre, ici, notre pèlerinage.

C'est avec joie que nous accourons vers un pays qui, pays du soleil, semble aussi vouloir être avant tout le pays du Soleil de Justice, en prouvant sa foi par un progrès continu, joyeux, épanoui, vivifiant.

C'est avec joie que nous saluons le pays de la Croix du Sud, qui tient à être digne de son emblème, ornement de son ciel, évocation de son Sauveur. Le pays tout d'azur et d'or candide, paré déjà par la nature aux couleurs de Marie. Le pays des bergeries et des étoiles, où les bergers peuvent toujours, en

un ciel sans nuages, percevoir sans cesse, par un simple regard jeté au-dessus de leurs fronts, ce qui domine de si haut notre monde, et seraient doublement coupables, dans ces conditions, de trop songer à la terre à propos de leurs troupeaux. Bergeries sous les étoiles, faites aussi pour rappeler aujourd'hui, dans nos assises, à vos prières comme aux nôtres, l'unique pasteur qui nous guide et l'unique bercail que nous formons, que le monde entier devrait former.

Nous sommes venus. Et nous avons à traiter ici, pour l'aube de ce congrès, dans un pays à l'aube de sa jeune et puissante vie, le sujet qui représente le mieux l'aube de notre salut, son origine passée et toujours, par quelque endroit, actuelle : le rapport entre celle qui nous a donné le Seigneur-Dieu incarné parmi nous, et le don prodigieux, sous l'apparence d'un peu de pain, de lui-même par lui-même, grâce à elle, pour notre salut.

À ce début de congrès, pour être fidèle à son esprit, je demanderai à vos âmes comme à la mienne de s'agenouiller en quelque sorte, invisiblement, ainsi que nous le faisons en fléchissant visiblement les genoux, quand, à la fin de la messe, nous disons ces mots de l'Évangile selon saint Jean, qui vont dominer de leur écrasant et bienheureux mystère toutes nos réflexions: « *Et Verbum caro factum est*, et le Verbe s'est fait chair », et par cette femme il est ici.

Le programme qui doit nous diriger exprime cela d'un mot, clair mais défectueux, que j'abandonnerai aussitôt, après ne m'en être servi qu'une fois : notre *dette* envers Marie, pour le présent divin du corps et du sang de Notre-Seigneur dans le pain de vie.

Ce n'est pas d'une dette que nous avons à parler, et ce n'est surtout pas comme d'une dette que je voudrais vous en parler. La grâce appelle l'action de grâces, l'effusion d'un « merci » passionné, véhément, attendri et soucieux de se prouver par des actes, beaucoup plus qu'elle n'évoque l'échéance de je ne sais quelle lettre de change du Tout-Puissant, tirée sur nous pour tel ou tel bienfait qu'il n'a jamais songé à nous marchander. Dette et même devoir sont des mots point aimés pour signifier l'attitude de l'être gratifié et de dons qui, du côté de Dieu, voudraient être des dons gratuits dans tous les sens du mot. C'est *aussi* cela, mais pour nous surtout *ce n'est pas que cela*, et, si nous sommes dignes d'être ici pour ce que nous avons à y faire, nous n'y songerons guère au cours de notre entretien. Ces mots, nous ne les emploierons qu'en passant, pour apprendre ce qu'ils impliquent à ceux qui l'ignorent, le rappeler à ceux qui l'oublent, et donner à notre reconnaissance quelque chose de plus conscient, de plus viril. On ne parle aux enfants de leurs devoirs envers leurs parents que s'ils les méconnaissent tant soit peu. Ici, c'est autre chose. Nous songerons à ce que nous lui devons, à cette mère de notre Sauveur, non pas tant au sens d'une dette, qu'en la bénissant et en l'aimant davantage, occupés que nous serons à contempler ce qu'elle nous a fourni et la façon dont elle nous l'a fourni, cherchant, plutôt que je ne sais quelle abstraite satisfaction à une exigence manifeste, la joie filiale de trouver des raisons nouvelles, profondes, réelles et vivantes, à notre amour, à notre émerveillement, à notre adoration pour Dieu

dans ses œuvres les plus hautes. C'est en esprit de joie et d'amour que nous nous pencherons sur ces mystères rapprochés l'un de l'autre, où s'avère, à un tel degré, la Miséricorde de Dieu.

Ce que nous devons à Marie à propos de l'Eucharistie est d'un ordre infiniment plus élevé et d'une liaison plus intime que tout autre bienfait venu à nous par son entremise.

Ma tâche n'est pas de justifier, contre certaines critiques, un programme qui a été agréé par le Vicaire de Jésus-Christ ; elle est peut-être de l'expliquer cependant.

Pourquoi entre tous les sacrements et les bienfaits du Dieu vivant, dus indirectement à celle qui nous a donné notre Sauveur, cette place à part et ce rapprochement poussé à l'extrême avec un seul d'entre eux ? Pourquoi, dans la glorification du pain de vie, à laquelle, depuis cinquante ans bientôt, nos assises sont consacrées, greffer encore davantage sur cette dévotion principale et seule explicitement signifiée une dévotion spéciale à la Sainte Vierge ?

C'est qu'ici, pour amener un tel rapprochement provoqué peut-être en apparence accidentellement, mais en réalité grâce à une disposition particulière de la Providence, par une heureuse rencontre de fêtes – c'est que pour souligner ainsi une attitude plus délibérément voulue de notre piété, il existe entre Marie et le Saint Sacrement des relations qu'il importe de marquer toujours davantage.

Sans doute tout ce qui nous vient de Jésus nous vient indirectement de Marie, et légitime une incessante reconnaissance, et fixe, chez nous, une attention productrice d'enseignements comme de grâces; mais les autres sacrements ou bienfaits divins sont des « instruments séparés », des dérivations de l'activité du Seigneur : le Sacrement qui nous réunit ici est le corps même du Fils de Marie, en personne et non plus en retentissements de son action. La situation, là, est la même que pour l'Incarnation tout entière qu'elle prolonge parmi nous; au lieu de telle grâce, de tel secours du Fils de Marie, ici, c'est le corps et le sang du Fils de Marie lui-même, qui se présente à nous. Et l'Église tient à proclamer l'identité absolue du corps de Jésus tel qu'il nous est donné dans l'Eucharistie avec le corps de Jésus né de Marie. Sans qu'il fût différent, nous aurions pu, dans les desseins de Dieu, voir ce lien moins affirmé sous une présentation différente. Or il l'est, Dieu a voulu qu'il le soit. Ce qu'on salue dans nos églises, c'est cela; la voix du Saint-Esprit, avec toute son autorité, nous y fait chanter : « *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine.* » C'est ce qui doit planer en chant vivant de foi, d'espérance et d'amour, au-dessus de notre assemblée, comme hymne distinctive, comme âme parlante de nos réunions d'aujourd'hui.

Et c'est ici le Corps et le Sang du Christ que nous fêtons ; *le Corps du Christ*, c'est-à-dire ce qui a été vraiment et substantiellement emprunté à Marie pour devenir réellement et substantiellement à Jésus ; ce par quoi Jésus a dépendu de Marie plus que de tout être au monde. Et *le Sang du Christ*, ce sang qu'il a puisé en elle afin de pouvoir le répandre pour nous.

Ce sacrement nous est donné dans le sacrifice que nous fêtons avec lui, ce sacrifice de la messe, qui, suivant l'enseignement infaillible de l'Église, répète en vérité, continue, applique à nos âmes le sacrifice de la Croix, par lequel Marie a livré au monde, pour notre salut, au prix du plus affreux déchirement qui puisse être, le Fils divin qui lui avait été donné.

Elle est là aussi dans une position unique pour notre adoption filiale, à la place de Jésus et à la suite de saint Jean, en ce sacrifice de la Croix, continué dans notre messe et dans notre communion.

Elle est là comme modèle proposé et opérant, et comme réalité fondue avec nous parce qu'elle met en œuvre la communion des saints ; elle est là dans la participation à la messe et à la communion de la messe qui nous unit à Dieu et nous fait frères d'une unique famille, sur la terre comme au ciel.

Si elle est cela vis-à-vis de l'auteur du sacrement, contenu cette fois tout entier dans ce sacrement qu'il nous livre, si elle est cela dans le sacrifice qui nous le donne et dans la famille unique qui s'est faite au pied de la Croix, – vis-à-vis du sacrement lui-même il y a, de plus, un lien spécial, étroit et direct, comme nous le verrons mieux tantôt; c'est le seul qui soit vraiment fait pour elle, institué avant tout pour elle, comme il est tout entier venu d'elle par celui qui est, en lui donné. Il est, au premier chef, le sacrement de la Sainte Vierge, il lui appartient.

Plus que partout ailleurs enfin, elle se trouve là, par une assistance perpétuelle, due à l'origine même de ce qui est donné, à l'état même de sa vie bienheureuse, à son affection maternelle, à son office de médiation universelle, à ce rôle de suivre l'Agneau partout où il va, réservé aux vierges, et entre toutes, à la Vierge des vierges ; tous points auxquels nous toucherons brièvement tantôt, l'un après l'autre. Il y a plus : le mystère de l'Assomption, en parallèle avec celui de l'Eucharistie, semble si étroitement lié à lui qu'il le complète et le couronne en lui donnant son sens le plus joyeux et le plus achevé.

Ce n'est pas tout : Marie ressemble à l'Eucharistie (et d'ailleurs quoi d'étonnant qu'elle ressemble à ce qui est son fils, comme son fils lui ressemble, et cela dans le chef-d'œuvre de ce que son fils a fait !). Ce qu'elle a été est sur ce modèle ; ce qui nous est resté d'elle l'est aussi, d'une autre façon.

L'Eucharistie ressemble à Marie (et quoi d'étonnant encore, venant d'elle par celui qui est là donné ?).

Marie aide à comprendre l'Eucharistie et à l'aimer.

L'Eucharistie aide à comprendre Marie et à l'aimer, et ceci aussi bien dans l'ordre des idées pures et des réalités essentielles que dans l'histoire de ce que la Providence fait et laisse faire parmi nous, au cours des siècles, dans l'Église, où il n'est pas jusqu'aux sanctuaires de Marie qui ne semblent voués à glorifier le Saint Sacrement, tandis que le Saint Sacrement paraît prendre à tâche de toujours faire resplendir davantage les grandeurs de Marie.

Il importe donc sans doute, par le sujet même qu'on nous a proposé, de mettre en lumière une richesse surnaturelle de plus dans le trésor de l'Église, à

l'occasion des fêtes d'aujourd'hui, comme il importe de fournir ici à Dieu, à cette occasion, autre chose que ce simple hommage intellectuel né de notre réflexion aimante, à côté des manifestations extérieures louables mais imparfaites, si touchantes et bien agréées de Dieu qu'elles soient. Et dans le déroulement de ce que Dieu opère pour nous en ce monde, s'il en est ainsi, c'est qu'il y a quelque chose qui doit se faire, quelque étincelle au moins qui doit jaillir de la rencontre de ces pierres que Pierre a choisies, ou qu'avec l'aveu de Pierre les membres vivants du Christ ont apportées ici pour édifier à la faveur de nos efforts une discrète et sainte assise de la Jérusalem céleste.

Outre ces raisons profondes, que la suite de notre entretien mettra davantage en évidence, sur le fait lui-même d'un rapprochement nouveau, solennel, entre la Vierge et l'Hostie, amené dans nos esprits et dans nos cœurs, nous pouvons redire avec Bossuet, en toute exactitude, que pour la compréhension de l'œuvre du salut et pour le progrès de nos âmes : « Il en est de ce fils et de cette mère comme de deux miroirs opposés qui se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation multiplient les objets jusqu'à l'infini » (Ier Sermon pour le Vendredi saint, sur la Passion de N.- S.)

À cause de cette relation spéciale de la Sainte Vierge et du sacrement qui nous présente son fils, il est deux étapes dans le mouvement de notre pensée vers le double sujet qui nous occupe. L'une s'étend à l'œuvre du *fiat* dans un passé continué, perpétué, et se rapporte à celui qui nous est donné dans le Sacrement ; l'autre se réfère au Sacrement lui-même. Et la première, qui paraît s'éloigner quelque peu du sujet et de l'occasion, en est au contraire la condition même et la voie d'accès. L'Eucharistie n'est que l'Incarnation perpétuée, et le *fiat* qui a produit, par l'opération du Saint-Esprit, la venue du Sauveur parmi nous, est le point de départ qui s'impose d'abord inévitablement à notre pensée.

Le Dieu qui s'est fait chair a tiré de Marie cette chair. Jésus est à la fois «*ex Maria et ex Deo*», comme le dit saint Ignace aux Éphésiens dès l'aurore de l'Église. Suivant ces mots qui semblent au premier abord un peu durs, secs et obscurs, mais si pleins de choses, et par où la théologie a essayé de préciser exactement la pensée humaine là-dessus – « consubstantiel » au Père éternel en tant que Dieu, il est aussi, suivant les paroles du vénérable Bède, en tant qu'homme, « *consubstantiel à sa Mère* ». Leur sens s'éclaire, se vivifie, et se comprend alors dans toute la profondeur du don prodigieux, dans toute l'ingéniosité sans fin de l'amour divin à notre recherche. Le Médiateur nous montre ici comment on tient les deux bouts de la chaîne dans l'œuvre de notre salut: la nature divine venue par la génération éternelle du Verbe, l'humaine prise là, avec la plus étroite, la plus intime, la plus complète des parentés de la terre, par celui qui est à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme, le tout ne faisant qu'un, nature humaine empruntée pour être saisie, passée dans un autre ordre; ni détruite, ni confondue, ni altérée, mais demeurant intégrale, parfaite et toute pure, ravie seulement jusqu'à ne faire qu'une personne avec le Verbe de Dieu.

Ce n'est plus, si étroitement uni qu'on puisse l'être: « Ceci est à moi », que Dieu vient dire par son Verbe éternel, à une nature dont il s'empare en ce monde, mais: « Ceci ne fait qu'un avec moi, c'est moi ».

Dans sa piété pleine de connaissances subtiles et de profondes résonances, le Moyen Age avait exprimé jusqu'en ses œuvres d'art le lien que crée entre Jésus et Marie cette maternité humaine de l'Être divin, et avait su le faire par un noble et mystérieux symbole dont le sens est resté longtemps obscur à nos générations modernes, moins préoccupées de vivre parmi les réalités de la foi, et moins au courant des textes liturgiques intentionnellement choisis par l'Église : le symbole de la plume et de l'encrier. Employé dans les œuvres de sculpture et de peinture, ce motif abonde au XVe siècle, en pays flamand, ainsi que dans la France du Nord et jusqu'en Italie, où, en dernier lieu, Botticelli a voulu en faire le sujet d'un admirable tableau.

En toutes ces images, qui surprennent et intriguent les non-initiés, Marie est représentée tenant un encrier, où, les yeux fixés sur sa mère, l'enfant Jésus trempe une plume pour écrire, sur un parchemin qu'on lui tend, des mots encore indéterminés. L'allusion va tout entière et fort exactement au mystère de l'Incarnation. L'emploi durant le temps de Noël, aux messes de la Sainte Vierge, du fragment du psaume 44 « *sicut calamus velociter scribentis* », est le point de départ liturgique de l'allégorie, choisie dans la prière de l'Église. Mais l'allégorie elle-même dit ceci : Le Verbe divin, la Parole incréée, le Verbe ineffable, le Verbe d'abord balbutié dans le langage humain, s'écrit enfin tout entier par Marie, en caractères de chair et de sang, pour le salut de tous. Les Saintes Écritures ne sont plus désormais des prophéties et des images. Le Verbe s'est fait Fils de l'homme depuis le *fiat* de Marie, et il écrit avec sa chair et son sang toute la Parole de Dieu, tout le secret de Dieu à notre égard – et pour l'Éternité.

Ce qui nous l'a donné, ce Sauveur et ce Pain de vie, c'est un *fiat* qui exprime le Verbe et, par la toute-puissance de Dieu, en réalise la venue parmi nous. Bossuet nous dit, en son Ier Sermon sur l'Annonciation : « Le Père éternel envoie un ange à cette femme, bénie entre toutes les femmes, pour lui proposer le mystère qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine, si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation qui tient, depuis tant de siècles, toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens jusqu'à ce que la Vierge y ait consenti, tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. »

Tout ce qui est humain sur terre et hors de ce monde, et l'univers entier, en outre, attendaient ce mot. Dieu l'attendait aussi, peut-on dire, surtout (et c'est le cas de le rappeler en cette occasion, où nous glorifions le pain du mystique banquet), surtout celui qui avait « désiré d'un grand désir manger avec nous cette Pâque, la première du monde nouveau ». Ce désir, à l'heure où les hommes semblent, comme par ironie, le plus éloignés de la vie commune avec Dieu, le plus voués au mal sur toute la surface de la terre, une humble femme, en un coin

perdu de la misérable Judée, va permettre, d'un seul mot, qu'il soit un jour réalisé. Et la communion de ce matin qui a touché vos lèvres, cette présence réelle de l'Homme-Dieu qui a pénétré ce matin votre chair et votre âme, sont partis de là. Souvenez-vous-en tandis que je vous parle.

Il y a là, a-t-on dit, une parole plus décisive que les mots mêmes de la création. Un autre ordre, infiniment supérieur à la nature même, apparaît. Il avait été dit au premier jour : « Que la lumière soit [...] et la lumière fut. » Ici, c'est ce que l'Église se plaît à appeler le *lumen Christi*, la lumière du Christ, avec tout l'ordre du salut, qui point. Et par un stupéfiant rapprochement, où s'avère en une *lumière* nouvelle (le mot s'impose encore) l'infinité des perfections divines dans l'amour, Dieu ne dit plus seulement alors : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance », mais: « Que celui qui est Dieu, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, se fasse à la ressemblance de l'homme déchu », non seulement pour lui rendre la place perdue, mais pour le hausser, lui aussi, à la dignité indue de Fils de Dieu, de frère du Christ, pour peu qu'en répétant à tout appel de Dieu un *fiat* semblable à celui de Marie, il use, selon ce que Dieu veut, de ce que *fiat* est venu apporter au monde pour le temps et pour l'éternité.

Cette réponse au *fiat lux*, cette correspondance de termes mystérieusement productrice du plus grand effet qui ait jamais été produit par la suite des causes et des siècles, celle qui les inaugure, est celle qui commence l'ère divine de ce monde sans cesser d'être pour nous ni la pauvre femme, la frêle créature humaine qu'elle a été, ni l'être fondu en Dieu qu'elle est à cette heure, exerçant sur tout l'univers la royauté la plus illimitée qui soit.

Et depuis le commencement de cette ère, dans l'ordre nouveau que ce *fiat* a amené, il y a pour nous une responsabilité inouïe à chaque réponse de nos âmes aux appels de notre Dieu, à chaque condition posée que nous pouvons admettre ou repousser. Ne l'oublions pas, nous sommes toujours à ce titre les fils de Marie et les frères de Jésus, et tout un monde conditionnel est là, dépendant, avec d'infinies conséquences, d'un seul de nos gestes, exécuter volontaire du vouloir divin.

Fiat donc, *fiat* d'assentiment compréhensif, devinant, par la plénitude de la grâce, ce que Dieu renferme au plus profond de lui-même, ce qu'il peut préférer en ce monde selon la ressemblance de ses plus incommunicables perfections. *Fiat* différé un instant pour répondre de la façon la plus parfaite, en se sentant prête à refuser, au nom d'un plus grand amour de Dieu, la plus sainte des missions, si cette mission se présentait au prix d'un sacrifice qui ferait passer une réalisation plus humaine des miséricordes divines avant le souci d'un bien plus sacré, plus réservé à Dieu, son absolue consécration virginale à l'infinie pureté de Dieu ; et *fiat* récompensé peut-être encore davantage pour cette condition mise, plus digne de Dieu, que pour l'assentiment lui-même à ce que Dieu venait lui proposer ainsi.

Fiat préparé par toute une série d'ascensions successives, « disposées en son cœur » durant toute l'existence jusque-là vécue, dans une accumulation de

grâces jamais entravées et aboutissant, comme à un sommet, à la conception spirituelle du Fils de Dieu tel que le monde l'attendait, tel qu'il est, pour pouvoir, sinon mériter au sens absolu de le faire descendre en son sein, au moins mériter de ne pas en être indigne et d'avoir fait, dans la plénitude de la grâce, tout ce qu'un être humain pouvait faire pour l'appeler en elle par ses prières, ses vertus, son action sur le Coeur de Dieu, d'être sanctifié, choisi par lui entre tous les êtres : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum...* »

Fiat qui fait que « la servante de Dieu », parce qu'elle est et veut absolument n'être que la servante du Seigneur, voit Dieu se mettre désormais à notre service. Il nous l'a dit: « Il est venu servir: *venit ministrare* », et il demeure comme à nos ordres. Il nous l'a dit: « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai: *quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam.* » Allant par un « commandement nouveau », qu'il exécute avant nous et plus que nous, jusqu'à se mettre aux pieds de ses enfants pour les laver.

Et désormais le Dieu qui commande à tout, pour nous faire participer au salut qu'il nous offre, se met à notre merci, comme à notre disposition, depuis le lavement des pieds jusqu'à la Croix, depuis l'obéissance à Joseph dans l'atelier jusqu'à celle dont il témoigne vis-à-vis de tout prêtre à l'autel, depuis le tabernacle jusqu'au viatique de notre dernière heure.

Fiat qui suffit pour qu'au même instant se forme, du corps et du sang de Marie, le premier commencement du Corps et du Sang de Jésus, ce même Corps que vous avez reçu, que nous avons reçu, que, ce matin, nous avons appelé à nouveau en ce monde. Comment ? Faut-il le rechercher ? Dans l'hymne acathiste des Grecs, parmi les milliers de noms pleins de sens qui s'accumulent et se pressent en une litanie presque sans fin, pour louer la Sainte Vierge, l'un d'eux me vient à l'esprit à ce sujet, plus indiqué que tout autre: « Salut, toi qui „en ces œuvres inouïes de notre Dieu” n'as pas cherché à savoir le comment. » C'est *l'ombre du Saint-Esprit*, ce n'est pas la flamme de la Pentecôte qui est alors venue sur Marie pour accomplir le mystère. Et c'est dans cette ombre qu'une âme faite sur le modèle de Marie doit rester – jusque dans les mouvements de piété que l'Esprit-Saint peut susciter en nos âmes, – quand ce mystère nous est proposé.

Quis enarrabit generationes suas ?

La formule qu'emploient les livres et les instructions courantes nous fait entendre que le corps de Notre-Seigneur, le même que nous fêtons et recevons ici, a été formé du « sang le plus pur de Marie »; cette rédaction assez plate n'est pas inexacte, mais elle semble quelque peu vide, tout en étant trop appuyée. Elle évoque, tout à la fois, quelque chose de trop matériellement envisagé, de trop vague. Elle dit trop et trop peu; trop mal aussi, avec lourdeur de signification et timidité de foi.

S'il est permis de songer à quelque chose de plus précis et de plus satisfaisant à ce sujet, ne serait-il pas doux de se dire que ce doit être, emporté dans le courant des veines, le sang même qui a permis, à l'instant décisif, de

formuler la pensée de suprême amour de Dieu, celui, aussi, qui s'est porté au cœur et aux lèvres pour faire vouloir et proférer le *fiat*, celui qui s'est ému à la première apparition de l'ange, celui qui *a servi, vraiment servi* à la vie de la grâce dans la réalité vivante de ce corps, n'est-il pas permis de se dire que ce fut cette matière vraiment élue qui est venue former les premières ébauches du Corps et du Sang de Jésus, en se posant sur une parcelle infime et pure de toute souillure originelle, blottie en un être déjà racheté par le Sang qui allait sortir du fruit de ses entrailles ? Ce Sang qui désormais se relie à Dieu par ce qu'il y a de plus saint sur la terre et dans le ciel, se lie, dans le passé, à l'humanité la plus mêlée, aux hommes de péché comme aux hommes de bien, dans cette descendance de la première Ève à la nouvelle mère des vivants ; l'arbre de Jessé, branche portée par l'arbre des premiers jours, devient l'arbre de vie, la vigne dont, à notre tour, nous devenons les sarments porteurs de fruits bénis. Et de ce côté-là, aussi, quels mystères profonds de choses voulues jusque dans le secret des corps et des âmes, à travers les générations humaines, dans ces desseins de Dieu, exempts de toute industrielle recherche, mais où tout se trouve prodigieusement disposé comme par l'art le plus inconcevable, dans la seule harmonie d'un acte unique et pur !

Et si l'ordre naturel a été suivi, voici le mystère *d'un seul cœur*, battant d'un rythme unique après le premier instant de l'Incarnation, le cœur immaculé de cette Vierge plus vierge que toutes et plus mère que toutes, puisque, de toutes les mères, c'est la seule à avoir formé à elle seule le corps de son enfant.

Et le sang qui se donne sans cesse, et le lait qui va être fourni. Mais plus que tout cela, pour l'union intime des êtres, l'âme qui suit Dieu en toutes choses et qui se rend par là toujours plus digne de le porter dans ses entrailles.

Le premier *fiat* qui fait de Marie la mère de notre Dieu et Sauveur est suivi de bien d'autres qui nous acheminent non plus seulement vers Celui que nous recevons dans le sacrement de l'autel, mais vers ce sacrement lui-même. Ceux qu'appelle notre sujet sont surtout ceux de la Croix et de la première messe...

Le fiat terrible de la Croix. Nous ne sommes plus à accepter Dieu dans le don de Dieu. Nous sommes loin de la joie sans nom, éprouvée à la venue de l'ange, et du Magnificat. La crèche fait place au gibet ; les bras du bois d'infamie remplacent les bras maternels; les clous, l'étreinte sur son cœur. C'est accepté ... *fiat*. Elle reçoit, en perdant de vue celui qui est tout pour elle, ceux qu'elle ne connaît pas, l'innombrable foule anonyme de tous les pécheurs rachetés; en saint Jean, elle conserve un fils unique, mais, si aimé qu'il soit, substitué, échangé, à la place du véritable, du Divin, – et, d'autre part, elle a notre misérable et interminable multitude. Et les douleurs de l'enfantement, qu'elle a ignorées à la naissance du Sauveur, se trouvent transportées là, multipliées et accrues sans mesure, pour nous enfanter par une mort vécue et par une mort spirituellement partagée. Toutes les acceptations douloureuses se font là pour un sacrifice dont la suite se continue sans fin à notre messe. *Stabat, et*

stat. Une fois le pardon conquis, l'offrande éternelle et pacifique, le seul sacrifice parfait, le pain de vie, sont, eux aussi, à ce prix.

Après ce *fiat* de la Croix qui a dû ne pas être articulé par autre chose que par l'âme, tant il était indiciblement affreux, et sur lequel se tait l'Évangile, le *fiat* de la première messe et de la première communion. Il n'y a plus de sabbat, plus de ce temple où l'on a passé sa jeunesse ; l'ordre antique a sombré dans le crime. Le fils de sa chair n'est plus de ce monde ; c'est le couchant du jour du repos divin si longtemps fêté, c'est le jour du Seigneur qui, peu à peu, s'établit ; c'est le jour, non plus du repos divin, mais du travail ; c'est à l'anniversaire de la lumière, l'aube du jour du Ressuscité, sorti du Tombeau, mais désormais, aussi, banni de l'Univers visible, – l'aube du monde nouveau dans tout l'inconnu d'un lendemain voué à l'Esprit seul, qui souffle où il veut, après avoir, pour nos yeux, flotté sur les eaux dans les premières ténèbres. C'est la fin d'un monde, si c'est le commencement d'un monde nouveau, et voici que se noue soudain, par un nouveau *fiat*, un lien profond et consubstantiel avec les êtres du passé comme avec ceux de l'avenir. C'est l'exil consenti d'abord et le revoir remis à l'heure où la Volonté de Dieu sera le mieux satisfaite. Le retard prolongé à retrouver son fils, corps et âme ; chez elle et chez le préféré, chez saint Jean ; les préférés attendent le plus et savent se sacrifier sans compter. Elle sait qu'en le retrouvant moins souvent, et autrement, ici-bas, elle le retrouve en réalité davantage, et qu'elle mérite davantage pour autrui, qu'elle obtient plus de grâces pour la foule des êtres à sauver, et elle attend... *Fiat*... Elle attend, munie du *même sacrement que nous*, vivant de la même vie que nous vis-à-vis de son fils et de son Dieu, ayant à faire, pour l'accueillir, le même acte de foi que nous, chez elle plus inimaginablement méritoire que chez aucun être connu. Ce morceau de pain que Jean, dans un coin de sa demeure, lui tend, après avoir répété en tremblant les paroles et les gestes de celui sur la poitrine de qui il a reposé, dans la soirée qu'on n'oublie pas, c'est son fils, celui qu'elle a porté dans ses entrailles, dans ses bras, qui a été toute sa vie, la chair de sa chair, l'âme de son âme, qu'elle a tenu mort, sur ses genoux, sur qui, ressuscité, sorti du tombeau, elle a tenté de jeter la caresse de ses mains, pour s'entendre dire peut-être, même à elle, si tendre que fût l'accent : *Noli me tangere*... Qu'a dû être pour elle la première « fraction du pain », d'un pain gagné sans doute à la sueur de son front par le travail des mains du fils adoptif comme par celles du fils véritable, du fruit des entrailles, par le pêcheur des bords du lac comme par l'ouvrier de Nazareth ? « Ceci est mon corps ... » dites-le, ô mon Dieu, à des âmes lointaines de l'être perdu, mais à la mère, à la mère de ce fils... le *Fiat mihi secundum verbum tuum* prend là une profondeur de foi sans nom, dans laquelle viennent en quelque sorte se blottir toutes les affirmations de notre foi, joyeuse, reconnaissante et consolée. Elle a partagé tout avec nous et, je le croirais volontiers, pour notre plus grand bonheur, avec moins de sensible joie. Je pencherais à croire que celle qui se tenait debout, à la croix, qui avait vraiment compris le fils qu'elle avait conçu par le cœur avant de le donner au monde, a traversé là parfois une

insondable épreuve plutôt qu'elle n'y a sans cesse trouvé une série de soulagements miraculeux. De même que son fils a connu l'ennui, le dégoût et la peur, et qu'il a tout à la fois, vrai Dieu et vrai homme, été abordé par la tentation, de même, vraie femme et vraie mère de Dieu tout à la fois, associée à ce qui peut être le moins fait pour elle-même, le plus pour l'œuvre du salut, elle a dit à nouveau *fiat*. Ce sacrifice unique de la Croix, quelle cession volontaire aussi elle en fait en cette vie! Le privilège qu'elle a eu d'amener le Fils de Dieu en ce monde et de l'offrir tragiquement en même temps qu'il s'offrait, elle s'en trouve dessaisie et elle s'en dessaisit... *fiat*... pour l'Église, pour ses enfants d'adoption. Celui qui reste à ses côtés est le fils qu'elle ne peut plus adorer, mais qui peut lui offrir, par un office mystérieux, le fils qu'elle adore comme son Dieu ; et le sens de la divinité de ce fils s'affirme encore par là chez elle et s'exalte. Après le sacrifice de la Croix, après l'adoption humaine, le droit de faire revenir son fils sur la terre parmi nous, corps et âme, le droit sans exemple de l'Immaculée et de l'Élue, passe à l'indignité des prêtres que nous sommes (avec la seule transition, pour elle, du disciple le plus aimé). Série de deuils inouïs et de renoncements que dépassent seuls l'Incarnation et la Passion de son fils.

Ce n'est pas qu'il ne faille voir dans ces sacrifices et dans ces communions que le côté d'épreuve et de foi héroïque. Il n'existe, et atténué par combien d'autres heures de consolations inégalées, que de son côté: du côté de Jésus que doivent avoir été l'effusion de sa présence voilée, le cœur à cœur invisiblement profond, plus divin que le séjour des premiers mois dans l'être maternel. Mais il importe de signaler l'autre face de la chose, rendue moins apparente à notre imagination et souvent moins soulignée. Le Pain de vie a été institué avant tout pour elle, – secours unique dans l'exil où languissait la plus exilée, sur terre, de toutes les créatures, – restitution par tendre amour filial de ce qui a été fourni par elle en quelque sorte, – sainte revanche de l'aliment de l'âme rendant grâce du sang infusé, du lait donné, de tout le soutien apporté à l'enfance, de l'affection jalouse et sans bornes à plein cœur prodiguée, – souci de ne pas laisser « orpheline de fils », si le mot existait, et privée de la compagnie vivante d'un fils qui était son Dieu la créature la plus sainte de l'Univers et la *mère* la plus mère qui pût être, – pensée de répondre à l'aspiration secrète du cœur de Marie, à cette prière tacite qui, peut-être, avant même les entretiens de Capharnaüm, avait dû s'élever du fond de son âme... Ne nous semble-t-il pas l'entendre ?

« S'il doit un jour me quitter sans que je puisse le suivre, si je dois le donner au monde suivant les terribles avertissements des Prophètes, qu'il me laisse quelque chose qui soit plus qu'une trace de sa venue dans mon cœur... que ce soit lui, lui encore, bien lui, tout lui... qu'il le trouve ! que je puisse me repaître, sinon de sa vue, à laquelle je dois renoncer, au moins d'une présence réelle de mon Dieu qui peut tout, de mon fils qui ne peut m'abandonner ! Si les Prophètes sont prophètes, mon cœur l'est aussi. Et si je m'arrache ce fils unique

pour le donner à tous, qu'il soit gardé, rendu, multiplié sous quelque forme pour moi, et pour tous. Vous êtes le Tout-Puissant... mon Fils et mon Dieu, vous ne m'abandonnez pas, pas même de votre corps qui a été tiré de moi, ni du sang que vous avez puisé dans mon cœur. Tu as créé toutes choses de rien... fais cela... trouve ce qui peut être un sacrifice sans être un abandon, un don sans cesser d'être un mystère... Fais-le au nom de notre amour, fais-le en mémoire de moi... »

Fait de ses vœux comme fait pour elle (et elle est seule à pouvoir le recevoir parfaitement, à satisfaire la double nostalgie du fils divin et de la mère toute pure), le Pain de vie a été reçu par elle, pour la joie du Dieu vivant comme par aucun être de ce monde. Que pouvait être cette reprise de l'âme de la mère par la tendresse du fils, et cette joie du juste Dieu de trouver une âme sans tache et presque sans limites pour s'y reposer ? Il y a plus de joie au ciel, a dit Notre-Seigneur, pour un pécheur qui se repent que pour cent justes qui persévèrent, mais, en Marie, il y a, se fondant encore dans la joie intime et personnelle du fils blotti dans l'être de sa mère, toutes ces joies pour le Cœur de Jésus ; tous les pécheurs lui doivent, à elle, le pardon divin, et tous les justes, l'auteur de leur persévérance.

Tout cela avec une accumulation de grâces croissant sans fin, jusqu'à la dernière heure, doctrine si consolante pour nous-mêmes, chez qui tout se passe, par une disposition spéciale de Dieu, dans une certaine inconscience, pour le mieux de notre humilité et pour le renouvellement toujours plus généreux de notre élan, mais qui, en Marie, avait toute la plénitude de la réalité de ce qu'elle nous exprime, et une plénitude qui, méritée surtout pour nous, est de celles où nous pouvons puiser sans cesse.

Nous voyons tout ce qui est sorti de ce *fiat* initial, suivi de tant d'autres. Voici la nouvelle Ève, son fruit de vie, contemplé porté par elle et auprès d'elle; regardons-le maintenant en lui-même.

Elle est donc là dans le passé à la source de tout l'ordre du salut, *causa vitae*, cause de la vie, comme dit saint Ephrem, *causa nostrae laetitiae*, cause de notre éternelle joie, comme le chantent nos litanies. Elle l'est maintenant, au cœur du sacrifice qui continue l'offrande de la Croix, au sacrement qui sort du sacrifice, aux saintes réunions qui font de tous la famille sans limites du Père céleste. Tous trois éléments liés et inséparables, avec des exigences de ressemblance pratique pour nous.

Elle l'est, venons-nous de dire, au Sacrement, à ce fruit du Sacrifice qui est le fruit de ses entrailles, et que toute notre foule de fidèles et de prêtres est venue ici adorer; mais comment y est-elle ? Est-il permis de plonger davantage dans le mystère, et de le faire sans erreur ? Il y aurait tant à dire sur ce qu'on peut appeler la généalogie de l'Eucharistie comme celle du Christ il y a deux mille ans ! Mais pour se restreindre à l'essentiel, il y a un rapport direct, infiniment étroit entre le « fruit de vie » et ce qui l'a porté. Quelque chose qui n'a pas de nom et qui touche presque à la personnalité sans l'être, passe là de

l'un à l'autre avec d'ineffaçables caractères de ressemblances et d'union, une dépendance volontaire à côté d'une indépendance mutuelle. C'est le chef-d'œuvre de Dieu que toute relation paternelle et maternelle ! – relation bien faite à son image, que ce qui se distingue sans se séparer, ce qui consacre à la fois le lien le plus fort, et le droit le plus fort d'être en soi, tout en pouvant et devant revenir, par un amour mutuel, à une union encore plus haute et plus intime, sans faire disparaître pour cela aucune des existences personnelles !

Il y a là un lien de dépendance plus étroit que chez quiconque, pour la Vierge Mère, mais point les restes vivants d'une personne, une dérivation mystérieusement puissante et réelle, une ressemblance exquise, un rattachement indicible, mais point de mélange ou d'identité matérielle.

Une doctrine bien intentionnée, mais suspecte, et que Benoît XIV a très vivement malmenée dans un de ses écrits, au point d'en faire presque une hérésie, a voulu dire davantage, parler d'une présence personnelle, incorporée à l'hostie, et d'une permanence substantielle de Marie dans le sacrement de l'autel. Ni la théologie, ni la science, ni la piété, n'y trouvent, au fond, leur compte. Les « reliques de Marie » qu'on a voulu voir là, et qui, n'étant nulle part, ne seraient que là, ne sont point, à proprement parler, au Sacrement de l'autel, mais, suivant la tradition unanime de l'Église, seulement en un autre monde. Dans l'hostie sainte, tout, au point de vue de la nature humaine, en dérive, tout s'y apparente, et avec une intimité inouïe, rien ne saurait s'y identifier.

Elle n'est point dans la sainte hostie au sens matériel du mot, mais dans le Cœur de celui que l'hostie contient, point avec une présence corporelle et personnelle indûment mélangée à l'autre présence, mais avec une fusion intime, toute spirituelle, qui est celle même de l'état des âmes bienheureuses.

Et surtout, « à côté », en un acte *d'assistance perpétuelle*, de perpétuelle compagnie. Qui nous séparera de l'amour de Jésus ? disait déjà saint Paul sur cette terre ; qui séparera ce fils et cette mère, cet être déjà tout entier en possession de son Dieu et Dieu lui-même, ce Dieu qui tient à elle plus qu'à aucun être dans l'univers, à elle, repos et joie, dans tout le créé, des ses yeux divins, de ses yeux trop purs pour voir le mal ? Elle est là, en outre, parce qu'elle est toujours plus que de toute autre chose de ce monde près de ce qui est la multiple et unique présence du corps de son fils, et parce que son cœur est le ciboire spirituel, tout à la fois, des hosties, des communions, des communiantes et des élus, les uns étroitement liés aux autres, en étroite dépendance les uns vis-à-vis des autres.

Si la présence matérielle de Marie n'est ici qu'indirecte et dérivée, les raisons et les réalisations de sa présence spirituelle sont innombrables. Elle est là, de par ce que comporte la vision béatifique. Par rapport au Dieu incarné, présent dans l'hostie, elle se trouve là d'une manière mystérieuse et profonde par l'union de la vie éternelle, pleinement acquise. Par rapport à nous, la doctrine commune et si consolante de l'Église sur la vision béatifique vis-à-vis

du monde, est ici portée au comble : si, outre l'union à Dieu seul, le centre de notre rattachement à l'univers, et de notre attention à l'égard de cet univers, est ce à quoi, en ce monde, nous avons été le plus lié par la nature et par la grâce, – à quel degré, avec quelle concentration n'est-elle pas autour de ce qui est son fils vivant sur la terre, y répétant son sacrifice, y opérant son œuvre de salut, y plongeant jusqu'au cœur des âmes sauvées ? Pour en avoir une plus rigoureuse idée, songeons à l'état réel et actuel des saints, si différent de leur état sur la terre où nous voyons surtout leur exemple et leur épreuve, tandis qu'il est maintenant, par l'effet du bonheur éternel, la plus inimaginable participation à l'essence, à la joie, et à l'activité divines. Pour celle-là qui touche à l'ordre divin par-dessus toute autre sainteté créée, elle est, en outre, déjà en possession de tout, elle ne quitte plus celui qu'elle aime et n'a pas à le trouver davantage (une seule chose lui manque, comme à Dieu lui-même : *nous*, et c'est aussi pour cela qu'elle nous presse de nous rendre à elle et à lui).

Elle est là, par affection personnelle de la personne à la personne; ce qui est réservé à la Mère unique par le Fils unique, à la Mère de Dieu par le Fils de Dieu. Tout se concentre en ce monde autour de ce que son fils a voulu y laisser de lui-même, dans son état actuel; tout, en elle, obéit au mouvement de l'âme bienheureuse dans l'Esprit-Saint; comment ne serait-elle pas cœur à cœur, là où, dans l'Hostie, bat le cœur de son fils, maintenant qu'il n'y a plus d'obstacle terrestre à être là où l'on veut être, là où l'on doit être ?

Elle est là, de par le rôle des êtres vierges. L'Écriture, par la bouche du disciple bien-aimé, nous dit que les vierges suivent l'Agneau partout où il va; si cela est vrai de toutes les âmes, que dire de celle-là ? et la chose est dite de l'Agneau, c'est-à-dire plus particulièrement du Christ sacrifié, qui est ici. Elle est là de par ce qu'on peut appeler sa médiation universelle qui la rattache immédiatement au Médiateur. Comme elle a été en quelque sorte médiatrice d'origine (c'est par elle que nous avons Jésus), elle est médiatrice par préférence et par perfection dans l'acte unique de Dieu qui ramasse, unit et coordonne tout l'ordre naturel et surnaturel de ce monde, comme elle est médiatrice par leçon de réalisation pratique autant que par intime participation à la même vie divine, et par aide volontaire, miséricordieusement compatissante, vis-à-vis de nous.

Elle nous donne de la sorte le sens de tous les paradis, celui que, dès ici-bas, nous rouvre la nouvelle Ève, porteuse du Fruit de Vie ; celui que nous réserve à jamais pour demain, la Mère de Dieu et des hommes. Sous l'arbre de la Croix, elle a déjà deux premiers nés : au *Consummatum* de son fils, deux fruits vivants, le bon larron, premier fils de Marie au ciel, comme saint Jean a été le premier sur la terre. *Hodie mecum eris in Paradiso*, et *Ecce filius tuus* ; et toute la foule des sauvés suit vers le paradis ce flot de grâces qui emporte les âmes, de l'Arbre de Vie, de la Croix, du Fruit de Vie, à jamais conservé, qui y pend, jusqu'au Ciel.

Sur terre nous avons donc, invisiblement, dans l'ombre du sacrement d'amour l'assistance perpétuelle de Marie, à côté de la présence réelle du corps

de Jésus. Ailleurs, c'est la présence réelle du corps de Marie, avec rattachement substantiel de tout le créé.

Nous touchons ici à un mystérieux trésor dont on entrevoit toujours mieux les richesses, à mesure que les siècles, et les grâces accumulées au cours des siècles, soulèvent, dans la vie de l'Église, un coin du voile. Ces reliques de Marie, cette présence personnelle de Marie, qu'une dévotion mal éclairée avait voulu voir matériellement subsistantes jusque dans le Sacrement de l'autel, ne sont point parmi nous; elles *ne doivent pas y être* si nous voulons comprendre le privilège du Fils, la grandeur du plan divin à notre égard, et le sens même de notre vie spirituelle. Elles sont tout entières au ciel. C'est d'abord parce que son Fils, à qui elles appartiennent plus qu'à nul autre, a voulu les posséder avant l'heure à lui seul (mais comme nous le verrons mieux tantôt, par là même, pour le bien de tous, puisqu'il ne s'est fait homme que pour nous). Peut-être aussi la résurrection de la chair, qui n'est sans doute pas nécessairement liée à notre salut, à notre bonheur en l'autre vie, a-t-elle été surtout amenée dans le plan divin par celui qui a voulu ne rien perdre de sa Mère, et ne rien refuser à ceux qui, grâce à elle, étaient, par lui, devenus les fils du Père éternel. L'Assomption se présente à nous comme l'antithèse et le complément du Sacrement de l'autel, en ce qui concerne le sort du corps de Marie, comparé au sort du corps de Jésus ; au point de vue de nos sens, c'est l'absence totale, en regard de la présence réelle ; il découle de là toute une série de lumières pour notre esprit, et d'enseignements pratiques pour notre vie. Pourquoi, pourquoi, en nous donnant son corps, le fils de Marie a-t-il voulu nous enlever jusqu'aux moindres restes de celui de sa mère ?

Marie et l'Eucharistie forment un double testament de Jésus-Christ, et le mot de testament a été prononcé, le geste qui constitue un legs a été fait par le Seigneur pour l'une comme pour l'autre. Double testament dont nous sommes les légataires et qui vient établir la permanence d'un corps humain vivant après la mort, l'un sur la terre, l'autre au ciel. Tous deux gages certains pour notre salut d'un point de départ et d'un point d'aboutissement. Ce corps humain de la mère de Dieu déjà en possession de la plénitude de la vie divinisée est en quelque sorte, pour nous, le sacrement du ciel, le fruit du triomphe que l'Homme-Dieu nous a acquis par sa Passion, et que le Fils de l'homme nous réserve à la suite de sa mère, au dernier jour. Dieu incarné, descendu jusqu'à nous, pain quotidien de notre vie éternelle, et nous, montant vers lui, déjà en lui par notre cœur selon la terre ; Dieu descendu, et nous montant vers lui, dans le sillage de Marie, ayant, sur les lèvres et dans le cœur, le corps à jamais ressuscité et vivifiant du Dieu vivant, le « Pain de vie » : « *Ave verum corpus natum de Maria Virgine...* »

L'Eucharistie, surtout faite pour soutenir et permettre à Marie de vivre jusqu'à l'Assomption, appelle à son tour l'Assomption comme complément inséparablement uni, en ce qui nous regarde. Et, dans l'histoire de l'Église de demain, si jamais se fait la définition d'un dogme qui est déjà l'universelle

tradition, la perpétuelle croyance, liturgiquement fêtée, de l'Orient comme de l'Occident, elle sera amenée, par la compréhension toujours plus profonde, l'exaltation toujours plus rayonnante du sacrement de l'amour, à nous dire après : « Ceci est mon corps », consolation, salut, vie et joie de la terre, « ceci est le vôtre », déjà au ciel dans la personne de Marie. Comprenez-vous toute l'ivresse d'un triomphe divin qu'il y a dans cette sorte de réponse vécue, où le corps glorifié de l'humanité sauvée, en la personne de celle qui la représente et le mieux, montre le prix, le sens, la puissance d'amour que nous prouve le corps de Jésus, sacrifié, anéanti, ressuscité, inépuisablement donné et redonné à nous ? Et pourquoi l'un de ces gages doit finir avec le temps, pour faire place à plus qu'un gage, pour aboutir à une union qui dépasse toute communion, tandis que l'autre se retrouvera seulement reproduit, multiplié au ciel, comme le sont nos hosties de la terre, en la personne de chacun de nous ? Allons, par la pensée, du tabernacle, prison d'amour de notre Dieu, au ciel, libération de tout notre être dans l'infinité de Dieu. Il y a, d'un côté, la gage de sa présence totale parmi nous, pour le temps. De l'autre, avec Marie, celui de notre présence intégrale, auprès de lui, pour l'éternité. Lui, se fait moins qu'une chose ici-bas, dans cette pauvre hostie qui n'est plus même ce qu'elle paraît être et où rien ne transparaît de ce qu'elle est devenue. Nous, en cette mère commune d'un Dieu et des hommes, nous nous savons déjà défiés, et pour toujours, sans confusion sans doute, mais au sein d'une indicible fusion. Car l'infinie bonté, la tendresse sans nom de Dieu pour nous, ont voulu, d'une part, le premier de ces gages dans l'anéantissement du bienfaiteur, dans le plus complet sacrifice de soi, au bout lui-même de la prolongation perpétuée du sacrifice de la croix ; l'autre, dans la joie, dans toute la vie de l'union divine, dans l'expansion la plus inouïe de l'être créé fondu avec son Créateur. L'un, le sacrement de sa passion douloureuse, l'autre, le trophée de l'éternelle joie dans l'éternelle vie qui nous associe à la Divinité.

À côté de ces lumières entrevues, et de ces bonheurs un instant contemplés, quelques enseignements s'ajoutent, à signaler en peu de mots, mais avec force. Marie telle qu'elle est actuellement, Marie de l'Assomption, nous tire à elle vers le ciel. Tout est fait sur terre pour suivre son mouvement. Et ce sens donné par l'Immaculée est le sens inverse de celui où nous porte, jusque dans notre piété trop souvent, la trace du mal originel, la tendance non seulement à ne regarder que la terre, mais à faire servir le ciel lui-même aux fins de la terre, plutôt qu'à faire de toutes les choses de la terre, la matière première, la préparation du ciel. Il y a en outre, à côté de bien d'autres, une leçon à tirer de cette absence totale parmi nous des restes humains de Marie : la suprême spiritualité de sa vie actuelle parmi nous, à titre réel comme à titre exemplaire, à titre de personne vivante et agissante, comme à titre de modèle. Celle qui a servi à incarner Dieu, celle grâce à qui nous est actuellement donné en pâture le Pain de vie, le Corps véritable du Christ, se trouve, de par une volonté tout à la fois surprenante et profondément logique du Tout-Puissant, la créature la plus

désincarnée de la terre. Elle nous prêche, dans l'Esprit-Saint, le pur esprit, ne vit que spirituellement parmi nous, et insiste pour que nous soyons comme elle, si nous voulons parvenir là où elle est et nous attire de toute sa force. Celle qui nous a valu l'Incarnation et l'Eucharistie, ne subsiste au milieu de nous par rien de corporel qui lui appartienne; elle semble nous répéter avec son fils, dans l'esprit même de son fils : « Il vaut mieux pour vous » (comme pour moi pourrait-elle dire, elle, dans son exil dont seule une mort d'amour, toujours trop retardée, l'a fait sortir; mais elle ne pense qu'à nous), « il vaut mieux pour vous que je m'en aille ; vous aurez l'Esprit-Saint qui vous répétera toutes choses, qui répétera en quelque sorte, en vous, ce qu'Il a fait en moi, vous faisant concevoir et vivre ce Jésus que je vous ai donné d'autant plus que vous direz votre fiat à toutes les volontés de Dieu ».

Que notre piété suive cet enseignement ! Que, selon la Préface de la Nativité (celle même du Saint Sacrement que nous fêtons), et comme par un retentissement toujours nouveau de notre *Credo*, « par l'amour de tout ce qui rend Dieu visible, nous remontions sans cesse à l'amour de ses réalités invisibles » ! *Le fiat* de Marie, l'Incarnation, l'Eucharistie, sont les gestes divins pour nous faire aboutir à l'abîme vivant de la Trinité Sainte.

Elle est là pour nous aider à vivre et croître par Jésus dans le Saint-Esprit. Et qui saurait jamais dire ce qu'elle est pour l'exaucement, dans tout ce qui peut servir ou tout au moins ne pas être inutile à notre salut ?

Marie et l'exaucement, c'est presque une même chose. L'exaucement, en ce qui nous concerne, c'est une part infime du secret de son cœur, de ce qu'elle voudrait pour nous. Une mère veut pour ses enfants bien plus que tout ce qu'ils pourraient rêver pour eux-mêmes.

L'exaucement avant l'heure (et peut-être parce qu'elle a, en quelque sorte, infiniment exaucé, par son *fiat*, la divine impatience).

L'exaucement par raison d'origine. Venue du péché sans être atteinte par lui, fille du péché dans l'éternelle prescience, avec son obligation tragique de rachat au premier plan, une sorte d'exigibilité dans la miséricorde la domine et lui fait aimer, poursuivre, revendiquer jusqu'au pire d'entre nous. Quelque chose de particulier lie d'ailleurs Marie au pardon, par la suprême ignorance de tout mal qui permet d'intercéder plus facilement pour tout ce dont on ne connaît ni l'horrible profondeur, ni l'ineffaçable souillure. Marie *ne sait pas*, du péché, ce qu'il est. Dieu *sait surtout ce qu'il n'est pas*. Tous deux ont horreur de ce qu'il produit, et l'on va jusqu'à la « folie de la Croix » pour l'effacer. L'intercession de cette ignorance bienheureuse, s'adressant à cette autre sainte et absolue ignorance, permet à la fois la requête et le pardon..., et le Calvaire paye tout. Et l'Hostie muette est là qui attend, prête à tout donner après avoir tout effacé.

L'exaucement par préférence. Voici la plus aimée, la plus écoutée de tous les êtres, et avec un droit naturel, point révoqué, d'autorité maternelle dans les choses de ce monde.

L'exaucement par universelle médiation, dans un ordre où tout reproduit d'une autre manière l'histoire originelle de notre salut, la grâce se modelant sur l'Incarnation ; et qui traduit, en une série de moyens qui se développent, l'unique acte d'amour de Dieu en lui-même à l'égard de tout ce qui n'est pas lui.

L'exaucement, surtout, là où il y a la présence personnelle du Fils de Marie, en ces messes et ces communions où c'est le Fils de Marie qui nous est donné.

Ici, nous sommes réunis par la grâce de Dieu, autour du Saint Sacrement et près de Marie ; nous le sommes, nous qui devons demander, pour recevoir des grâces. Demandons-les.

Les grâces demandées, qui pourrait les compter ? ... Mais une grâce générale s'impose, avant toute autre; c'est celle qui se modèlerait sur le premier miracle de Notre-Seigneur, opéré à la requête de Marie, le miracle de Cana. Tout eucharistique en figure, tout eucharistique à réaliser en fait, ici, ce miracle, demandons-en la suite à notre Dieu, avec celle qui obtient tout, même « avant l'heure »; demandons-lui le vin qui manque à la fin de ce repas de noces où Dieu est convive, – je veux dire à la fin, toujours plus rapprochée, de notre monde vieilli. Donnez-nous, Seigneur, grâce à Marie, le « vin qui manque », ce qui exalte, ce qui enivre, ce qui transforme et reconforte, réservé aux derniers jours et hâté dans son accomplissement. Qu'il soit plus généreux même que celui du commencement ! que les saints des derniers jours soient plus saints encore et plus aimants que leurs aînés ! Dissipez, par le vin mystérieux de la fin, les tiédeurs, les incertitudes, les lassitudes, les angoisses du vieux monde. Que votre Sang qui est ce Vin fasse disparaître tout cela dans nos âmes et dans nos veines (si le Vin n'enivre et ne réjouit que par le Sang qu'il met en mouvement, que sera-ce, qu'est-ce déjà quand c'est le Sang du Fils de l'Homme, de l'Homme-Dieu, qui viendra davantage baigner nos âmes ?). Multipliez vos messes où le Vin, qui est votre Sang, va porter votre mission rédemptrice dans les missions de toute la terre; que pas un coin du monde n'échappe à cette ondée vivante missions toutes proches des foules civilisées mais redevenues païennes, missions lointaines des terres plus vierges, viatiques de la dernière heure, retours à Dieu des enfants perdus, gloire de Dieu sur la terre, joie et paix entre les hommes, sainteté, sainteté, sainteté surtout, avant toute chose et par-dessus tout, sainteté dont il y a une *famine* de par le monde.

« Ce qu'il y a de commun » entre nous et Marie, entre vous et nous, mon Dieu, comme entre vous et Marie, nous permet de vous le demander, même si l'heure n'est pas venue, et de l'obtenir ; « ce qu'il y a de commun », c'est-à-dire les réalités de cette foi qui déplace les montagnes et qui change l'univers ; et le mystère de ces *fiat* d'où datent des ères, si on le veut, dans le déroulement, à travers les siècles des siècles, de la Volonté de Dieu, exécutée par nos libres volontés. Pour cela, de toute votre âme, mes frères qui m'entendez ici, comme à Cana « faites ce qu'il vous dira » : écoutez-le. C'est Marie qui vous le répète, ou

qui vous l'enjoint plutôt, à ce festin où se trouve son fils, et non plus seulement en qualité de convive.

Il ne s'agit pas, ce qu'on ne fait que trop, de remplacer la vraie vie spirituelle par la « vie dévote », au sens pauvre et rétréci d'un mot qui pouvait être si beau en son sens originel de « voué », de « dévoué ». Nous sommes devant des réalités. Ce sont des réalités qu'il faut fournir, des âmes et des vies qui doivent se donner. Un sacrifice réel est devant nous, il lui faut de notre part des sacrifices réels. Un sacrement réel est devant nous, il lui faut de notre part des *réalités vraiment consacrées*.

Nous sommes, avec cette présence réelle, et ces concours réels, dans un monde supérieur, où tout est non seulement vivant, mais la vie même, où tout est non seulement réel, mais d'une réalité au-dessus de toutes les autres, et vient soutenir en quelque sorte tout le créé en ne cessant d'agir sur lui au plus profond de son être.

Ce ne sont ni des notions abstraites, si exactes qu'elles soient, ni des effusions sentimentales, ni des considérations pieuses, que nous venons vous apporter ici, ce ne sont pas des « êtres de raison » qui s'agitent devant vous. Ce que nous voulons évoquer ici, c'est la vie même, la Vie éternelle, ce Pain de vie qui a été reçu tantôt dans vos entrailles et dans les miennes, après avoir été porté dans celles de l'Immaculée : c'est cette aube de vie qui se lève en rayonnant sur le monde, dans l'ostensoir, au-dessus de nos têtes inclinées. Il n'y a rien de plus vrai, de plus présent, de plus intime, et de plus éternel. Et ce à quoi je fais appel ici, ce n'est pas à l'attention bien disposée d'une assistance, mais à la vie de la Sainte Trinité, à la vie prodigieuse du Dieu vivant, à demeure en vous, grâce à la présence réelle et vivifiante du Verbe incarné, qui a traversé ce matin votre être et le mien; à cette vie de la Trinité Sainte qui réside en vous tant que le péché ne l'a pas chassée; à toutes ces réalités premières et souveraines qui ne peuvent passer et vis-à-vis desquelles nous avons le seul tort de ne jamais assez reconnaître leur prééminence absolue et leur toujours actuelle vertu. Écoutez, avec, au fond du cœur, le Dieu qui est venu à vous ce matin, et qui veille maintenant dans vos âmes.

Actuellement, à cet instant, comme à tout instant, mais à cette occasion nouvelle qui se souligne aux pieds de Notre-Seigneur présent dans l'Hostie sainte, Marie demande que Jésus croisse en nous : elle le guette en quelque sorte, et n'aspire qu'à le nourrir en nos âmes.

Qu'il y ait quelque chose de vivant, de plus vivant, de digne de Dieu et du Dieu vivant, qui sorte de vous à la faveur de cette grande poussée d'âmes, de prières et de grâces, venues de tous les coins du monde, de ce congrès qui vaut surtout, qui ne vaut que comme occasion d'un nouveau fruit de vie, poussé sur l'arbre de vie, et tendu vers vous par notre mère. Elle est auprès de son fils et de vous à cette heure. Elle nous porte, non seulement et par simple figure, sous les plis de son manteau, comme sur d'anciennes peintures et dans de saintes visions

l'on s'est complu à l'entrevoir, mais vraiment et réellement dans son cœur très pur, blotti près du cœur de son fils.

Et permettez-moi, pour terminer, de vous soumettre à ce sujet une pensée plus personnelle, mais qui est bien, je crois, dans l'esprit de l'Église comme dans le sens du maternel amour de Marie à notre égard. Nous lui redisons sans cesse, de tout notre cœur, ce rosaire où toute l'histoire du salut du monde se déroule, dans le mystère de la Rédemption, jusqu'à la vie éternelle. Il doit y avoir pour elle, à notre endroit, *quelque chose d'analogue*. Ne suit-elle pas, n'égrène-t-elle pas, pour chacun de nous, grâce après grâce, épreuve après épreuve, triomphe après triomphe, le rosaire de notre salut ? Les mystères joyeux, douloureux, et glorieux de ce qui est la vie de son fils dans nos âmes ?... Ne se penche-t-elle pas avec une tendresse infinie vers ce pauvre rosaire humain de nos existences qui est la raison même de la venue du Seigneur parmi nous ? Ne regarde-t-elle pas de toute son âme cette vie de Jésus, dans la vie de chacun de ces enfants auxquels elle ne cesse de songer, et cela, suivant les paroles de l'Ave, jusqu'à l'heure de la mort, de *notre* mort ? Ne s'unit-elle pas avec les derniers grains à la joie du Ciel qu'elle nous a procurée, à côté d'elle ?

Donnez-lui la joie de l'égrener jusqu'au bout, ce rosaire humain et divin à la fois, pour chacun de vous, avec un cœur débordant de bienheureuse tendresse.

Je terminerai en l'adaptant aux temps et aux lieux auxquels elle peut s'appliquer toujours par quelque point, quoi qu'il arrive, comme il sied aux paroles des saints, remuées dans leurs âmes par le Saint-Esprit ; je terminerai, dis-je, par la prière d'un grand moine d'Orient, saint Théodore Studite, dans un sermon sur la Dormition de la Sainte Vierge :

« Au nom de ce Fils que vous nous avez donné, devenu le Pain de vie, que vous nous avez valu, au nom de ce Fils présent parmi nous, avec lequel vous vous trouvez à cette heure comme à toute heure, et pour l'amour duquel, même si l'heure d'une grâce n'est pas venue, vous avez pouvoir de la hâter, vous qui êtes, désormais, pénétrée dans le Saint des Saints au milieu des chants de triomphe et d'allégresse, daignez bénir, ô Mère de Dieu, le monde tout entier » (ce monde, il a voulu être ici représenté).

« Donnez la paix à l'Église » (où et quand, de cette paix, n'a-t-elle pas besoin ?), « la victoire à la Vérité » (nous avons ici celui qui ne ment pas, et son Église infallible).

« Protégez le pays » (ce beau pays, il le mérite et il vous aime).

« Repoussez les Barbares » (il y en a toujours à craindre partout, de race ou d'âme).

« Soyez propice à tout le peuple chrétien » (voyez toutes les foules accourues, croyantes ou non, mais toutes par vous appelées).

« Enfin pardonnez-moi mon audace d'avoir osé parler de vous – Amen ».

Prince VLADIMIR GHKA.